



CLASSIQUES
GARNIER

SIEUZAC (Laurence), « Conclusion de la quatrième partie. Un mythe personnel et une métaphore obsédante », *La Coquette. Naissance et fortune d'un type sociolittéraire (XVII^e-XVIII^e siècles)*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16749-5.p.0631](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16749-5.p.0631)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2024. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION DE LA QUATRIÈME PARTIE

Un mythe personnel et une métaphore obsédante

Quand Marivaux s'intéresse au type social et littéraire de la coquette, le personnage est devenu un topos mécanisé aux ressorts bien huilés. L'anthropologie marivaudienne, évolutionniste, au lieu de figer la « femme-machine », la poupée mécanique dans un caractère fixiste, théophrastien et cartésien, le trempe dans un bain empirique. Le personnage s'arrache de son type et accède à une autre facette de son moi. Marivaux dévoile toute l'inquiétude de cette automate au corps métallique et stérile et lui donne vie, tel Pygmalion avec Galatée. L'inquiétude étrangeté émanant de la poupée aux yeux d'émail et du questionnement épistémologique que la mécanique plaquée sur du vivant suscite, se dissipe au fil des œuvres et de l'enquête marivaudienne qui s'avère une quête herméneutique, ontologique et esthétique. Sous le coup de l'épreuve cathartique ou de la « surprise de l'amour », le cœur de l'automate se met à battre. Le lecteur marivaudien perçoit ses palpitations ainsi que les pulsations de son sang qui affleure à la surface de la peau qui rougit et frissonne. La chaleur se diffuse à l'ensemble du type qui s'incarne en Marianne, emblème du féminin et miroir de l'humaine condition¹ pour Marivaux.

Les contemporains de Marivaux, puis Émile Faguet, René Girard, Han Verhoeff ou Catherine Gallouët se sont interrogés sur la préoccupation quasi obsessionnelle de Marivaux pour la coquetterie et sa fascination pour la coquette, érigée en mythe personnel et métaphore obsédante. Nous avons vu combien la coquette innervait le marivaudage à tel point que Marivaux a fait de Marianne l'incarnation du sublime de la coquetterie et son double en écriture. Émile Faguet avait-il vu

1 Catherine Gallouët écrit : « Marivaux moraliste présente cette femme comme un exemple d'humanité. » (« Aux marges du texte : la femme dans *Le Spectateur français* de Marivaux », éd. citée p. 13).

juste en qualifiant de « coquette » Marivaux ? Ses contemporains ont épinglé le babil et le jargon métaphysique de son héroïne comme ils ont décrié les coquetteries stylistiques de Marivaux, ses « machines de l'Opéra » et « ses tours de gibecière ». Ils lui ont surtout reproché son talent comme on peut reprocher à une femme son charme, quand l'un et l'autre associent l'instinct et l'« industrie ». En défendant la coquette, en revitalisant son corps, en creusant sa profondeur inquiète, Marivaux dresse un plaidoyer *pro domo* en faveur d'une lecture fine et non « mécaniste » et « géomètre » de son œuvre organique. Au lecteur, à ces *happy few*, revenus du « Voyage au monde vrai », herméneutes initiés par Marivaux d'être à l'écoute des battements du cœur de la coquette.

In fine, Marivaux pose les questions de fond concernant la coquette et la coquetterie et les laisse en suspens : la coquetterie est-elle innée chez la femme ? Est-elle naturelle ? Ou culturelle ? Est-elle l'essence de la féminité ? Ou un produit de l'éducation ? Est-elle un instrument au service de la limitation de la destinée féminine ou au contraire, une voie d'émancipation ? La coquette est-elle narcissique, autotélique ou intersubjective ? Ce sont ces questions que nous allons examiner dans notre dernière partie qui élargira la réflexion aux discours théoriques sur la condition et éducation des femmes ainsi qu'au contexte socio-économique qui contribua à la fortune du type de la coquette.